

Chapitre 1

Bitte 67, *nach Straßburg*¹ ! lance, fourbu, à son chauffeur, en cette fin de journée du 30 juillet 1944, l'Oberstleutnant² Wilhelm Kaiser, en s'installant à bord de la berline noire parée de croix gammées que le général Franz Vaterrodt, gouverneur militaire de Strasbourg, a mise à sa disposition.

Ce véhicule est détestable ! J'aurais préféré une voiture plus discrète, se dit-il, en tirant d'un porte-document quelques feuillets déjà noircis de son écriture fine et précise. Bien, ajoute-t-il pour lui-même, suite et fin de l'inspection des forts entourant Strasbourg. Le fort von Fransecky est lui aussi prêt en termes de protections, de capacité de feu et d'approvisionnement. La seule véritable question est celle du moral de la troupe. Les nouvelles

1 S'il vous plaît, Markus, à Strasbourg !

2 Lieutenant-colonel.

venant du front de Normandie ne sont pas bonnes, tout le monde s'en rend compte. Radio Stuttgart a beau clamer que notre armée est admirable et que les Anglo-Américains n'avancent pas, il est manifeste que, depuis trois jours, le front paraît s'effondrer. Je ne sais pas s'il y a un lien avec l'attentat contre le Führer qui a été perpétré il y a quelques jours¹. Quel dommage que Stauffenberg n'ait pas réussi ! Mais au moins, il a d'une certaine façon sauvé l'honneur de la Wehrmacht. Hitler nous mène à la catastrophe, et celle-ci est de plus en plus manifeste, y compris sur le plan militaire. Que restera-t-il de l'Allemagne, une fois cette folie terminée ?

Ces sombres pensées, l'Oberstleutnant Wilhelm Kaiser les rumine depuis déjà longtemps. Ce jeune officier supérieur a cru, comme beaucoup, qu'Hitler pourrait aider son pays à sortir de la catastrophe politique, morale puis économique dans laquelle son pays a sombré d'abord en 1918 puis avec la crise de 1929. Mais il ne peut que constater les dégâts résultant d'une politique antihumaine, où le respect de la dignité de chaque individu est absent. Les nouveaux barbares que sont ces nazis, zélés démons au service d'un tyran fou, il ne les a jamais supportés. Il les a vus à l'œuvre, dans les plaines d'Union soviétique, brûlant des villages entiers et massacrant des populations jugées collectivement comme

1 La tentative d'attentat contre Hitler et de putsch contre le parti nazi eut lieu le 20 juillet 1944.

sous-humaines. Il les a également vus agir ou a entendu leurs exactions dans tant de villes d'Europe, en Allemagne, en Pologne, en Tchécoslovaquie, où pogroms, massacres, déportations sont monnaie courante, sans même parler des camps de concentration où Dieu seul sait ce qui peut se passer. Dans de telles circonstances, il ne peut plus y avoir de loyauté. L'honneur, et en particulier l'honneur militaire, s'y refuse absolument.

La meilleure façon, pour lui, d'agir en vue du bien est de profiter de sa situation au sein de la Wehrmacht. Le voici maintenant chef d'état-major du gouverneur militaire de Strasbourg. C'est là une position qui permet d'être à la source de l'information. Préserver ses camarades de combat a toujours été un impératif : pas question de les envoyer se faire tuer, ce serait tellement contraire à l'honneur. Mais renseigner les Alliés et favoriser leurs actions, surtout lorsqu'il s'agit d'informations concernant les structures politiques ou économiques du régime nazi, là est le devoir tel qu'il le conçoit.

C'est par hasard, alors que Wilhelm Kaiser était encore major¹, en poste à Paris, qu'il fut approché par un officier du *deuxième bureau*² français. En tout cas, c'est ainsi qu'il s'est présenté à l'origine. Il travaille en réalité pour les Américains, mais ne voulait sans doute pas l'effrayer.

1 Grade d'officier supérieur, équivalent de commandant.

2 Deuxième bureau : service de renseignement d'un état-major français.

Il a dit être commandant, pour pouvoir traiter avec lui à égalité. Mais Kaiser n'a jamais su quel est son grade réel, ni même son véritable nom. Il se fait appeler Zindel, le commandant Zindel, il est manifestement français, parle un excellent allemand et connaît aussi bien Paris que Strasbourg comme sa poche. Il est peut-être alsacien, après tout.

Zindel est un maître espion. Il apparaît et disparaît sans que Kaiser comprenne jamais comment il fait. Il se fond littéralement dans le décor. Il est même capable d'entrer dans l'enceinte du palais du gouverneur militaire et de rejoindre l'appartement que Wilhelm et sa famille occupent au deuxième étage. En tout cas, il l'a fait une fois.

Il a été convenu entre eux d'un code visuel tellement simple qu'il en est en réalité invisible, alors même que tout le monde peut le voir, lorsque Kaiser a des informations à transmettre à Zindel. Avant de partir ce matin pour la Kommandantur, Kaiser a placé un volet du palais d'une manière spécifique, signe qu'un message sera déposé le soir même dans la *boîte aux lettres*. Trente minutes plus tard, en sortant par la Brandgasse¹, il a reçu confirmation que Zindel a bien vu son signe et passera prendre le message : une des fenêtres de l'école voisine arbore désormais à sa grille un innocent petit nœud en papier vert. Une *boîte aux lettres*, évidemment cachée, a été

1 Actuelle rue Brûlée.

convenue, où Kaiser doit déposer ses messages. Si Zindel a des informations à lui transmettre, la boîte peut servir dans l'autre sens. L'heure de remise du message est fixée à 19 h 30, quand la plupart des gens dînent.

Un des précédents messages de Kaiser, le 15 juillet, a permis de cibler la gare de triage de Hausbergen, un important complexe ferroviaire au nord de Strasbourg d'environ 100 hectares. Quatre jours plus tard, celle-ci a subi un intense bombardement par des *Liberators* américains, des B-24. Ces bombardiers sont un des fers de lance de l'opération *Pointblank*, visant à détruire les bases aériennes ennemies, les centres de production des V1, les usines pétrolières, les gares de triage, les stocks de munitions et d'armements. Ils sont d'une redoutable efficacité : 11 hommes d'équipage dans un appareil de 33 mètres d'envergure, pouvant emmener jusqu'à 3600 kg de bombes, avec un rayon d'action de 3400 km, ça peut faire de sacrés dégâts ! Et de fait, le 19 juillet, le site de Hausbergen en a connu, des dégâts : des dépôts, ateliers, locomotives ont été pulvérisés. Mais pas suffisamment : la gare de triage, après une journée d'arrêt, a pu recommencer à fonctionner et des trains ont recommencé à rouler, emportant sans arrêt vers la Normandie leurs cargaisons de matériel militaire pour contrer le débarquement allié. Il faut absolument stopper cet itinéraire de transit. Le commandant Zindel doit en être informé et l'US Air Force doit revenir pour traiter à nouveau l'objectif.

La berline qui transporte l'Oberstleutnant Kaiser s'engage dans la Brandgasse et s'arrête au n° 13, devant le palais Gayot-Deux Ponts, qui accueille depuis 1806 les gouverneurs militaires de Strasbourg. Vaterrodt utilise ce palais essentiellement comme lieu de résidence, même s'il a fait aménager, pour lui et son chef d'état-major, plusieurs bureaux de travail. En effet, son bureau principal se trouve à la Kommandantur de Strasbourg, établie au palais du Rhin, l'ancien kaiserpalast, sur la Bismarck-platz¹, à deux cents mètres à peine.

Une des deux sentinelles qui gardent la grande porte cochère de style Régence s'approche de la voiture, vérifie que Kaiser est seul avec le chauffeur, recule, passe la petite porte et ouvre de l'intérieur la grande porte cochère. La voiture s'engage dans la cour intérieure et se gare sur le côté gauche de la cour. Kaiser entre au palais par la porte principale qui donne sur un magnifique péristyle italien, lève un instant les yeux et admire l'apothéose de Joseph-Maximilien de Deux-Ponts représentée au plafond, puis se dirige vers l'antichambre de l'aile droite, où le général Vaterrodt a installé un secrétariat. Il n'y a plus grand monde au secrétariat à cette heure-ci et seul un Feldwebel² est encore là, qui lui jette un coup d'œil distrait et reprend la lecture des *Straßburger Neueste Nachrichten*. Le canard qu'il lit est un quotidien

1 Actuelle place de la République.

2 Grade de sous-officier, équivalent de sergent-chef.

strasbourgeois à la solde des nazis, qui a cru pouvoir reprendre le nom originel des *Dernières Nouvelles d'Alsace* lors de sa création en 1877, pour se fondre dans le paysage. Mais personne n'est dupe, tout le monde sait bien que ce journal n'est pas libre. Le Feldwebel n'en a manifestement rien à faire.

L'antichambre a sept portes. Celle du fond à gauche donne sur son propre bureau, qui lui-même donne sur le bureau du général Vaterrodt. Kaiser pose sa sacoche sur sa table de travail, constate qu'il y a de la lumière sous la porte du bureau de Vaterrodt et toque à sa porte.

— Eintreten !¹ lance la voix forte de Vaterrodt.

Kaiser entre et découvre le général Vaterrodt derrière son long bureau. Franz Vaterrodt est un officier général de 54 ans. Il est né à Thionville, en Moselle annexée, et ne comprend toujours pas pourquoi Alsaciens et Lorrains semblent préférer être français plutôt qu'allemands. L'Allemagne des deux kaisers Guillaume ne leur a-t-elle pas apporté une culture moderne que la France était incapable de leur offrir ? Ils sont des Allemands qui s'ignorent, et ceux qui ne sont pas ralliés, par cœur et conviction, à l'Allemagne – pas seulement le régime nazi, mais aussi et d'abord l'Allemagne éternelle, celle de la culture, de Gutenberg, Goethe, Kant ou Beethoven – sont en réalité des ingrats ou des

1 Entrez !

aveugles. Vaterrodt a fait une belle première guerre mondiale, y a reçu deux fois la croix de fer et la croix de chevalier de la maison royale des Hohenzollern. Après-guerre, il a rapidement quitté l'armée à cause des restrictions d'armistice et, peu après, est entré dans la police badoise où il a passé quinze ans. C'est là qu'il a fait la connaissance de Robert Wagner, l'actuel gauleiter de l'Oberrhein¹, un des tout proches d'Adolf Hitler. C'est d'ailleurs cette proximité avec Wagner qui lui a valu d'être nommé gouverneur militaire de Strasbourg dès 1941. Un militaire avec une mentalité de policier, telle que ses états de services entre 1939 et 1941 ne sont pas dignes de ses décorations obtenues entre 1914 et 1918. Pour autant, à défaut d'être un génie militaire, Vaterrodt est un bosseur. Et il a le bon goût d'apprécier Kaiser. Ce n'est pas seulement que son chef d'état-major s'appelle Guillaume (Wilhelm) Kaiser, comme si ses parents avaient voulu rendre hommage aux kaisers Guillaume I^{er} et Guillaume II, c'est aussi que Kaiser est dévoué, efficace, bûcheur et en plus un garçon charmant ; et que son épouse pimpante est comme un rayon de soleil dans ce palais.

1 Un Gau est une circonscription territoriale créée par les Nazis. Le Gau de l'Oberrhein (Rhin Supérieur) est constitué du pays de Bade et de l'Alsace. Robert Wagner (1895-1946) en fut le seul gauleiter. Il fut condamné à mort à Strasbourg et fusillé le 14 août 1946 au fort Ney.

— Guten Abend, mon général, lance Kaiser, puis-je vous déranger un instant ?

— Oui Kaiser, je termine un rapport pour Martin Bormann¹. Mais entrez, entrez.

Kaiser s'arrête presque de respirer. Un rapport pour Martin Bormann... Tiens, ça doit être sérieux. En tout cas susceptible d'intéresser le commandant Zindel.

— Je rentre de la tournée d'inspection des forts de Strasbourg, mon général. Je fais dactylographier mon rapport demain, il est déjà rédigé à la main. De manière générale, vous pouvez être satisfait du travail réalisé : les ouvrages sont en situation de défense et conviendront, en cas de besoin. Il y a quelques détails à revoir, mais la situation générale est bonne.

— Gut. Avez-vous le temps de boire un verre ?

— Oui, mon général.

— Gut ! Asseyez-vous donc ici. Regardez, on m'a offert une belle bouteille de schnaps. Je suis heureux de l'ouvrir avec vous.

— C'est beaucoup d'honneur, mon général !

Vaterrodt prend sur un élégant guéridon deux petits verres posés sur un plateau d'argent et les pose sur la table basse près de laquelle s'est assis Kaiser. Il retire avec

1 Martin Bormann (1900-1945) est un dignitaire nazi, conseiller personnel puis secrétaire particulier d'Hitler, qui le qualifiait lui-même de *brutal et sans scrupules, mais indispensable*. C'est dire...

précision le bouchon et verse un peu du précieux breuvage dans ceux-ci. Tous deux savourent en silence l'alcool de fruit parfaitement équilibré.

— Kaiser, je suis assez inquiet de la tournure des événements.

— ... ?

— Ne vous méprenez pas sur mes propos. Je ne suis pas défaitiste. Non, je parle de l'attentat contre le Führer. Ce n'est d'ailleurs pas seulement l'attentat lui-même, mais l'ensemble des connexions que les comploteurs avaient au sein de l'armée qui me préoccupe.

— A-t-on des nouvelles de l'avancée de l'enquête ?

— Je m'en suis courtement entretenu avec Bormann. Vous imaginez bien qu'à Berlin, la Gestapo est sur les dents. Depuis dix jours, elle mène une épuration terrible. On murmure ici et là de grands noms de l'armée qui pourraient faire partie du complot, mais rien ne filtre réellement. La question est : qu'en est-il ici, à Strasbourg, et plus généralement en Alsace ? L'armée est-elle loyale au Führer ?

— Je n'en ai aucun doute, mon général ! Mais pensez-vous qu'il pourrait y avoir ici des officiers impliqués ?

— Des officiers impliqués, certainement pas. Mais des officiers qui seraient favorables à un tel putsch, là est la question. Comme j'aimerais pouvoir perquisitionner dans l'esprit de mes officiers et m'assurer ainsi de leur parfaite loyauté !

— Évidemment, ce serait pratique ! Mais vous avez une idée en tête ?

— Oh, ce n'est pas moi qui l'ai eue, elle s'est imposée comme une évidence : la Gestapo va systématiser les perquisitions au domicile de tous les officiers qui stationnent dans notre Gau. Si on ne peut pas fouiller les esprits, on peut quand même chercher des indices.

— Vous avez raison, mon général. J'imagine que nous ferons partie des premiers à être perquisitionnés.

— Oui, Robert Wagner, qui est dans la confiance, me l'a confirmé. Nous devons montrer l'exemple. Mais bon, le palais n'est pas un repaire d'espions, n'est-ce pas ?

— Évidemment, mon général. Je me réjouis tout de même que ma femme et mes enfants soient en vacances. Maria aurait peu apprécié une perquisition dans son intérieur, même pour la bonne cause.

— Je comprends. Bien, Kaiser, j'ai encore une réunion à la Kommandantur, je file au *Kaiserpalast*... votre palais, ajoute Vaterrodt en souriant en direction de son chef d'état-major, content de sa blague. Celle-ci relève davantage du comique de répétition, Wilhelm Kaiser l'entendant en moyenne une fois tous les deux jours depuis son arrivée à Strasbourg.

*

Kaiser quitte le bureau du gouverneur, range un instant quelques documents sur le sien, puis rejoint l'escalier de service qui le mène à son appartement privé ; un bel escalier de service en pierre, avec une magnifique rambarde en fer forgé, typique du XVIII^e siècle. Si Kaiser est très sensible, comme Vaterrodt, à l'architecture allemande, l'art français lui parle aussi, comme tout autre d'ailleurs, d'où qu'il vienne. L'art n'est pas affaire de nationalité, mais de sensibilité.

Arrivé dans son appartement, il se met immédiatement au travail, pour rédiger son message à l'attention du commandant Zindel. Ne disposant d'aucun moyen de cryptage mécanique, il est obligé de le réaliser à la main. Cela prend un peu de temps, il faut donc que les messages soient courts. Avec Zindel, il est convenu d'écrire en français, et d'utiliser un code de chiffrement double : c'est le chiffre de César¹, légèrement complexifié car réalisé avec un double décalage. Deux lettres serviront, l'une pour le premier décalage, l'autre pour le second. Kaiser se met au travail. Ce n'est que la deuxième fois qu'il utilise ce nouveau code. Mais bon, c'est un coup à prendre ; au fur et à mesure, il écrit de plus en plus vite. Il lui faut quand même près de trente minutes pour rédiger son message, puis le vérifier une première fois

1 Chiffre de César (ou code de César) : code de chiffrement par décalage de l'alphabet. Émetteur et récepteur se mettent d'accord sur une lettre qui marque le point de départ du décalage.

pour être sûr qu'il n'y a pas d'erreur – il y en a deux – puis une deuxième fois – c'est bon, il n'y a en a plus. Le message tient en trois lignes :

GARE TRIAGE HAUSBERGEN A TRAITER PLUS
FORTEMENT. SUITES ATTENTAT HITLER, PURGE
EN COURS, PAS ENCORE D'INCIDENCE A STBG.

Cela donne :

NHYL AYPHNL OHBZILYNLU H AYHPALY WSBZ
MUYALTLUA. ZBPALZ HAALUAHA OPASLY, WBYNL
LU JVBYZ, WHZ LUJVYL K PUJPKLUJL H ZAIN.

Satisfait, Kaiser plie le petit papier qui contient le message, qui a désormais la taille d'un demi timbre-poste. Puis il coupe en petits morceaux la page de brouillon qu'il a utilisée pour les alphabets décalés et les brûle dans un cendrier, tandis qu'il fume une cigarette pour cacher l'odeur. Les cendres remuées sont mouillées et éliminées dans l'évier de la cuisine. Kaiser prend ensuite une légère veste et se dirige vers le jardin du palais, s'approche de la grille donnant sur la rue de la Comédie. Le soir, la pénombre permet de s'y rendre sans être remarqué, en longeant le mur de l'aile droite disparue. Près de la grille, une fente dans le mur offre une cachette pour y insérer le message qui ne peut être vu de l'extérieur,

mais peut être attrapé sans difficulté, sans avoir à entrer dans l'enceinte du palais.

Aucun doute, les Américains seront informés très bientôt et sauront agir.



À la découverte du palais Gayot-Deux Ponts,
Résidence des gouverneurs militaires de Strasbourg